

OLIVIA DUFOR

Kerviel

enquête sur un séisme financier

**UNE CATASTROPHE QUI PEUT SE REPRODUIRE
N'IMPORTE OÙ, N'IMPORTE QUAND...**

EYROLLES



On l'accuse d'avoir battu le record de la perte de trading, 4,9 milliards,

et mené sa banque au bord de la faillite. Pourtant, Jérôme Kerviel l'avoue lui-même « je suis Monsieur Personne ». Mais alors, comment un garçon ordinaire a-t-il pu déclencher un tel séisme ?

Le récit de cette affaire hors normes, depuis l'embauche du trader jusqu'à sa condamnation, démonte les ressorts secrets du drame. Surtout, il met en lumière un nouveau risque de société : nos systèmes ultrasophistiqués sont en réalité à la merci du moindre grain de sable.

Fruit de deux années d'enquête, cet ouvrage montre comment une série d'erreurs, de rêves fous et de négligences a mené la planète financière au bord du gouffre. Un scénario qui peut se reproduire n'importe où, n'importe quand si on n'en tire pas d'urgence les enseignements.

Après avoir exercé trois ans en tant que juriste dans un cabinet d'avocats d'affaires, **OLIVIA DUFOUR** est devenue journaliste en 1995. Ancienne chef de service à L'Agefi, elle collabore aujourd'hui régulièrement à une dizaine de titres de la presse juridique et économique, dont *La Tribune*, *Option Finance*, *les Petites Affiches*. Elle est également blogueuse associée du site de l'hebdomadaire *Marianne* sous le pseudonyme de La Plume d'Aliocha, un blog classé parmi les 100 plus influents dans la catégorie « société ».

**Kerviel :
enquête sur
un séisme financier**

Groupe Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris cedex 05
www.editions-eyrolles.com

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre Français d'Exploitation du Droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2012
ISBN : 978-2-212-55401-4

Olivia Dufour

Kerviel : enquête sur un séisme financier

*Une catastrophe qui peut se reproduire
n'importe où, n'importe quand...*

EYROLLES



« Les satisfactions que l'on tire d'une existence laborieuse, aisée et tranquille sont grandes, certes, mais l'attraction de l'abîme est encore supérieure. »

Dino Buzzati, *Le K.*

« Les hommes m'ont appelé fou ; mais la Science ne nous a pas encore appris si la folie est ou n'est pas le sublime de l'intelligence, – si tout ce qui est gloire, si tout ce qui est la profondeur, ne vient pas d'une maladie de la pensée, d'un mode de l'esprit exalté aux dépens de l'intellect général. »

Edgar Allan Poe

Quand l'affaire Kerviel a éclaté, personne n'a voulu croire que la banque n'avait rien vu...

On espérait que le procès serait celui du système financier, qu'il révélerait la complicité de la banque.

Or, les juges ont condamné Jérôme Kerviel à trois ans de prison ferme et 4,9 milliards de dommages-intérêts au bénéfice de son employeur.

Plus surprenant encore, ils ont félicité la Société Générale pour la manière dont elle a réagi en découvrant la fraude et permis ainsi de sauver le système financier mondial de la catastrophe.

Le public s'en est ému, avec raison.

Alors, coupable ou non coupable, Jérôme Kerviel ?

Et la banque, complice ou aveugle ?

Enquête sur une incroyable affaire qui peut se reproduire n'importe où, n'importe quand si nous ne savons pas en tirer d'urgence les enseignements...

Avant-propos

« Je constate que vous faites partie de ceux qui pensent que le pire de la crise financière est derrière nous... Intéressant. » Cette phrase, Jérôme Kerviel me l'a écrite en août 2010, quelques semaines avant d'apprendre sa condamnation. Nous nous étions rencontrés au mois de juillet précédent, par hasard, au Café Monceau à Paris, en bas de chez moi. Le procès venait de s'achever. Il avait duré trois semaines. Trois semaines durant lesquelles j'avais suivi attentivement les débats judiciaires, avide de comprendre ce qui s'était réellement passé dans cette affaire. Trois semaines durant lesquelles j'avais observé, au milieu de mes confrères, ce garçon au profil lisse, impénétrable. « Qui êtes-vous, Monsieur Kerviel ? » La question était revenue inlassablement sur les lèvres du président du tribunal correctionnel, Dominique Pauthe. En vain. Elle était demeurée sans réponse. À aucun moment, Jérôme Kerviel n'avait laissé tomber le masque. Jamais il n'avait réellement expliqué son comportement. Pas plus qu'il n'avait présenté d'excuses. Un mur. Bien loin de l'image qu'il présentait lors de ses interviews où on le voyait disert, confiant dans l'issue du procès, sûr de sa capacité à démontrer que sa hiérarchie savait.

Ce livre est le produit d'une incroyable série de hasards. Rien ne m'avait préparée à entrer dans le tourbillon de l'affaire Kerviel. Certes, je l'avais suivie avec intérêt dès le départ et j'avais même rédigé quelques articles pour la presse économique sur des aspects très techniques liés notamment au traitement comptable et fiscal de cette perte folle de 5 milliards. Son caractère exceptionnel m'avait immédiatement fascinée. Les banques ne verrouillent pas que leurs coffres-forts, mais aussi leurs informations. Alors, pour un journaliste qui se heurte en permanence au mur épais de la communication officielle, voir celle-ci à genoux,

obligée d'ouvrir ses livres et d'avouer une faute avait quelque chose de jouissif. Je suis allée au procès par pure curiosité. Et le dossier m'a happée de sorte que j'ai assisté à presque toutes les audiences. Mais plus les débats avançaient, et plus j'avais le sentiment que la vérité reculait, qu'elle se cachait sous une couche épaisse de complexité technique. La justice semblait condamnée à rester à la surface du dossier. La banque avançait des arguments que leur technicité rendait incompréhensibles, la défense de Jérôme Kerviel contestait pied à pied, dans une surenchère de jargon financier et informatique. Et quand il arrivait qu'on revienne au bon sens – comment peut-on ne pas s'apercevoir qu'un trader investit 50 milliards ? –, alors la technique rejaillissait pour tout embrouiller. De fait, à l'instar des affaires de viol, c'était la parole de l'un contre celle de l'autre. Certes, le dossier était volumineux, le nombre de pièces impressionnant, mais l'espoir qu'un juge d'instruction ait pu accéder à des documents que les journalistes ne pouvaient atteindre, et donc dévoiler la vérité, s'évanouit au fil des jours. Les documents étaient bien là, mais nul ne parvenait à en saisir le sens.

Un après-midi, lors d'une suspension d'audience, j'ai croisé le regard de Jérôme Kerviel. Nous étions sortis tous les deux pour fumer une cigarette sur les marches du Palais. Ce que j'ai lu dans ses yeux m'a troublée. Il avait le regard clair et perdu. Surtout, il semblait quêter une approbation, un soutien. Il y avait de la solitude, de l'incompréhension et peut-être même du désespoir dans ce regard. Le procès s'est achevé un vendredi de juin. Ce jour-là, le barreau de Paris fêtait le bicentenaire de sa restauration. Après avoir été suspendu durant la Révolution, Napoléon l'avait rétabli officiellement en 1810. J'arrivai épuisée et à contrecœur au Grand Palais sur le coup de 21 h 30, me promettant de n'y passer qu'une heure tout au plus, quand je rencontrai par hasard l'un des avocats du dossier, Frédéric-Karel Canoy. C'est lui qui a déposé la première plainte dans ce dossier contre la banque le 24 janvier 2008 au nom des actionnaires de la Société Générale. Nous étions tous les deux encore imprégnés de cette affaire hors

normes. Résultat, nous en parlâmes durant des heures, ignorant la fête autour de nous, totalement absorbés par le procès qui venait de s'achever et nous avait laissés groggy. De fil en aiguille, sur les milliers de personnes présentes, je rencontrai Patricia Chapelotte, la conseillère en communication de Jérôme Kerviel, et puis Marylin Hagège, l'avocate d'Éric Cordelle, le supérieur direct de Jérôme Kerviel, et enfin une collaboratrice du cabinet d'Élisabeth Meyer, la première à avoir défendu le trader. Le barreau de Paris compte 22 000 membres, tous les avocats avaient été invités au Grand Palais, lors de deux soirées successives. La probabilité pour que je croise au milieu de cette foule immense presque uniquement des gens liés à l'affaire était quasiment nulle. Et c'est ainsi que je passai la nuit à discuter du procès. J'allais découvrir très vite que le dossier s'accrochait à moi autant que je m'intéressais à lui.

De retour d'un bref week-end à la campagne, le lundi suivant, je travaillai chez moi plus longtemps qu'à l'accoutumée et ne partis au bureau qu'aux alentours de l'heure du déjeuner. En sortant de l'immeuble, j'avisai tout au fond de la terrasse d'un café un garçon brun abrité derrière des lunettes noires dont le visage me paraissait, pour ce que j'en voyais, étrangement familier. C'est lorsqu'il a tourné la tête que je l'ai reconnu avec certitude. Durant les trois semaines de procès, j'avais observé Jérôme Kerviel de profil. Son nez légèrement retroussé, sa nuque butée, c'était lui. Quelque chose de plus fort que moi me poussa à l'aborder.

On l'a dit avide de notoriété. La vérité, c'est que je le vis se recroqueviller sur sa chaise lorsqu'il comprit qu'il était reconnu. Je lui tendis la main spontanément en me présentant et je me souviens encore du temps qu'il mit à réagir, à contrecœur, tandis que sa petite amie dissimulait son visage derrière ses cheveux. Nous échangeâmes quelques mots embarrassés au début, puis plus chaleureux à mesure que je lui exprimais mes doutes sur le procès. À l'époque en effet, je restais persuadée – comme une

grande partie du public, mais aussi une part non négligeable de spécialistes – que la banque mentait, qu’il était matériellement impossible pour un trader d’engager 50 milliards à l’insu de tous les systèmes de contrôle et de sa hiérarchie. Je finis par le convaincre de déjeuner avec moi. Pour quoi faire ? Je n’en savais rien moi-même à ce stade, il fallait que je le voie, c’est tout. Dans mon esprit, c’était l’affaire du siècle. Comme beaucoup de Français, je pensais que le système financier s’était dévoilé malgré lui et qu’il ne fallait pas manquer de plonger dans les entrailles de cette folie qui venait de mettre le monde par terre et s’apprêtait en plus à broyer celui qui avait été l’un des siens pour sauver son image. Plus profondément, cet homme, pour la journaliste que j’étais, c’était un shoot d’adrénaline pure, l’incarnation même de ce qui pousse à faire ce métier : être au cœur de l’exceptionnel, à l’intérieur du volcan, là d’où jaillissent les grands événements qui chamboulent le monde.

Au final, nous avons passé environ huit heures ensemble. À parler de l’affaire, mais aussi de la vie. Il ne ressemblait en rien au trader froid et lisse qui avait opposé durant tout le procès aux juges la même expression impénétrable. Dans le prétoire, c’était une sorte de guerrier au visage tendu, dur, implacable ; à la ville, c’était un homme de 30 ans presque ordinaire. Il avait laissé tomber son costume impeccable de jeune loup de la finance. Une barbe de trois jours lui donnait un faux air de jeune premier du cinéma. Sa voix un peu trop aiguë pour un homme tranchait avec sa stature imposante. Son regard clair et direct cherchant l’approbation, sa douceur, ses sourires timides, tout concourait à lui donner un autre aspect. Sa guerre venait de s’achever, la tension retombait et il ne restait plus du Jérôme Kerviel dépeint comme froid et arrogant qu’un jeune homme fatigué et un peu paumé. Séduisant aussi, avec son allure de gamin en mal d’amour, de gentil *bad boy* emporté par un tsunami. Seul signe d’angoisse, les cigarettes, allumées les une derrière les autres, à un rythme frénétique. C’était en juillet 2010. Étrangement, il envisageait la suite des événements avec optimisme. Je sentais qu’après avoir

adulé la Société Générale, puis cru dans le pouvoir des médias de le sortir de ce mauvais rêve, il était désormais certain que les juges allaient rétablir la vérité, restaurer son honneur. À l'époque, je ne partageais pas son enthousiasme, mais je me serais bien gardée de le lui dire. J'avais observé durant ces trois semaines de procès qui venaient de s'achever la maestria avec laquelle la banque s'était défendue, au point de me faire douter. Tous les journalistes en étaient là, d'ailleurs, à l'époque. Nous savions qu'il serait condamné. Pour une raison très simple, il avouait lui-même avoir commis des fautes, la sanction était inéluctable. Ce que nul n'imaginait en revanche, c'est que Jérôme Kerviel se verrait infliger l'obligation de rembourser les 5 milliards envolés.

Les congés du mois d'août interrompirent le dialogue que nous avions noué par mail, mais pas mon intérêt pour le dossier. J'avais accepté de passer mes vacances en Bretagne où je retournais pour la première fois depuis plus de trente ans alors que ma famille est en partie originaire du Finistère. Encore un clin d'œil de ce destin farceur. J'étais sur les terres du trader, à moins de 100 kilomètres de son village, et en profitai pour observer cette région que je connaissais mal ainsi que ses habitants. Leur caractère trempé était peut-être l'une des clefs du dossier. Surtout, le hasard, encore lui, avait voulu que l'une de mes amies soit l'ex-épouse de l'associé du premier avocat de Kerviel. Je ne m'en sortais décidément pas. Cette série de coïncidences n'a pas cessé depuis. Où que je me tourne, il n'y a autour de moi que des gens qui, d'une manière ou d'une autre, ont un lien avec l'affaire. Il serait trop long et inutile d'en faire la liste.

Il me fallait donc résoudre cette énigme, chercher la vérité entre l'image de héros que se faisait le public de Jérôme Kerviel, celle qu'il avait dans la finance de « petit con », mais aussi de lampiste, et celle que servait la banque et que s'étaient appropriée les juges : un génial fraudeur, un manipulateur hors pair. Le prince des voyous.

Il me fallait surtout comprendre comment il avait pu engager sa banque à hauteur de 110 milliards sans que personne ne l'en empêche.

C'est devenu un lieu commun de dire que le monde va de plus en plus vite. Rien n'est plus vrai dans le domaine médiatique, une affaire chasse l'autre. Le procès Kerviel n'était même pas fini que déjà surgissait l'affaire Bettencourt. Laquelle aujourd'hui nous semble dérisoire au regard de l'actualité qui a marqué l'année 2011, des révoltes arabes au cataclysme japonais, en passant par la mort de Ben Laden et l'incroyable affaire DSK. Et puis au mois d'août, la crise s'est violemment rappelée à nous. Jérôme Kerviel avait donc raison lorsqu'il me prévenait que tout n'était pas terminé. Voilà qui mérite que l'on arrête la course folle de l'actualité pour tenter de comprendre une affaire qui n'aura servi à rien si nous n'en tirons pas les enseignements.

Voici l'incroyable épopée d'un garçon parfaitement ordinaire.

PARTIE 1

Le trader qui jonglait avec les milliards

Sur les traces de Jérôme Kerviel

Décembre 2011, j'arrive au terme de mon enquête. J'ai interviewé des dizaines de personnes, lu des montagnes de documents plus incompréhensibles les uns que les autres, oscillé entre les différentes théories sur l'affaire. Parvenue au bout du voyage, il me reste quelque chose d'important à faire. Mettre mes pas dans ceux de Jérôme. Il fait un soleil radieux en ce 26 décembre, la température est douce, idéale pour une promenade. Me voici dans le métro, ligne 1. Il faut que je revoie la tour Société Générale, que je m'imprègne de l'ambiance très spéciale qui règne à La Défense. Station Grande-Arche. Je sors de la rame et me retrouve au milieu d'un hall gigantesque abritant tout ce que le commerce compte d'enseignes ou presque. Il y a du monde. Beaucoup de promeneurs venus visiter les boutiques, quelques jeunes esseulés ou en bande, des parents avec des poussettes. Je choisis la sortie E, au hasard. Le marché de Noël installé sur le parvis tronque la physionomie habituelle de l'esplanade. En tout cas au ras du sol. Parce que dès qu'on lève les yeux, les tours se dressent, encadrant la très solennelle Grande Arche. EDF, GDF, Ernst & Young... Le Cnit, les 4 Temps, la Fnac, Virgin. Ici, certains gagnent de l'argent, beaucoup d'argent, d'autres viennent le dépenser. Cela fait longtemps que je n'ai pas mis les pieds dans le « quartier d'affaires » parisien. Je suis un peu désorientée, comme sans doute le fut Jérôme en débarquant de sa Bretagne natale. Soudain, j'avise le logo noir et rouge de la Société Générale, à gauche de la Grande Arche, légèrement en retrait. Pour l'atteindre, il faut longer le monument en empruntant une voie piétonne grise et vide qu'un peu de végétation ne parvient pas à humaniser malgré le temps. Ici, le soleil semble ne

jamais s'attarder. Le promeneur non plus. On songe que le lieu est idéal pour une attaque façon *Orange mécanique*, violente, absurde, impersonnelle et mortelle. La présence de cars de CRS destinés à contrer une menace non identifiée ajoute au sentiment de malaise. Soudain surgit l'Hôtel Renaissance. J'ai un battement de cœur, celui du chasseur. Ainsi, il est donc là le fameux bar chic où Jérôme Kerviel et ses copains venaient se détendre le soir après le travail... Le lieu est désert, on le dirait même fermé. En réalité, je commence à m'habituer aux différents niveaux qui obligent à monter et à descendre continuellement à La Défense. Visiblement, je suis à l'arrière de l'hôtel, le bâtiment n'est pas très haut, quatre étages vus d'ici, l'entrée se situe deux niveaux en dessous. Il faut descendre un sinistre escalier de béton. Me voici au niveau du bar. À travers les baies vitrées, j'observe l'intérieur, vide aussi, à cause des vacances sans doute ou bien de l'heure... Sièges profonds recouverts de satin, lampes aux abat-jour jaunes, ambiance cosy et raffinée pour hommes d'affaires survoltés et traders en partance vers de folles virées nocturnes. C'est chic et triste, en tout cas à cette heure-là. Nouvelle volée de marches en béton. Tout est immobile, figé. J'avise l'entrée, c'est celle d'un hôtel de luxe, blanche et cristalline, vide également. Elle fait face à une voie routière sinistre et sale. Je remonte en direction de la tour qui se dresse au fond de ce qui ressemble à un cul-de-sac. Elle est impressionnante avec ses deux flèches aiguës qui se dressent vers le ciel, réunies en leur milieu par un cube qui projette son arête aiguë vers le visiteur. On dirait une cathédrale moderne dédiée à la finance. Les milliers de vitres reflètent un ciel sans soleil et teintent la tour de bleu. Je baisse le regard, elle me donne le vertige, comme tout le reste ici. L'allée piétonne est peuplée uniquement d'arbres chétifs qui ont l'air de dépérir. À droite, un coiffeur, un tabac presse et un café modeste avec terrasse couverte de bâches en plastique, le Valmy. Va pour le Valmy, je m'y installe en terrasse pour observer les allées et venues. Quelques jeunes gens en costume fument en bas de la tour, l'œil absent. Ils ont l'air de Lilliputiens au pied de ce bâti-

ment gigantesque. Je m'attendais à un ballet de messieurs chics et de femmes en talons aiguille déposés en berline devant l'entrée. Est-ce à cause des congés ? Je ne vois que des gens très ordinaires entrer et sortir. À côté de moi, trois adolescentes sont en plein psychodrame. À les entendre, je comprends que le père de l'une d'elles terrorise la famille et que la gamine est sur le point de fuguer. Je croyais me plonger dans l'ambiance de Wall Street et je me retrouve dans un bistrot de banlieue sans joie. Il y manque même l'animation des habitués qui s'en jettent un au bar en discutant avec le patron. Ici, on passe le plus souvent sans s'arrêter. Le café coûte 2,50 euros, il est tiède, le serveur désagréable. Je le comprends, c'est déprimant comme endroit. Lui doit se souvenir que derrière la tour orgueilleuse, il y a le cimetière de Puteaux. C'est le genre de détail qui incite à la méditation et surtout qui donne envie de foutre le camp. J'imaginais pouvoir écrire, mais les lieux n'incitent guère à la création. Il n'y a plus qu'à fermer le carnet et à poursuivre la promenade.

La descente aux affaires

En contournant la tour par la droite, je découvre à ses pieds le fameux cimetière et, plus loin, une ville à taille humaine qui semble minuscule. Une vieille femme descend la rampe un cabas à la main et se dirige vers les tombes. C'est triste comme un récit de Céline. Ici, on se sent tout au bout de la vie, au seuil de nulle part. Il ne me reste plus qu'à rebrousser chemin. Par curiosité, j'escalade les marches de la Grande Arche. Elles sont sales, couvertes de mégots et de détritux, une vague odeur de McDo flotte dans l'air, écœurante. C'est vrai que la vue en direction de l'Arc de triomphe baigné de soleil hivernal est époustouflante. Mais je songe à cet instant que La Défense, c'est un peu comme la finance, il vaut mieux l'observer de loin, admirer ses tours et son arche, imaginer l'activité. Vue de près, je comprends mieux pourquoi ceux qui y travaillent organisent leurs rendez-vous à Paris. Il y a de quoi. Même les chauffeurs de taxi ne veulent pas

s'y rendre, et pourtant ça fait tourner le compteur. Trop de risque de se perdre. Je n'en ai rencontré qu'un seul enthousiaste à l'idée d'y aller. C'était il y a dix ans. « Pensez donc, j'ai assisté à sa construction, je la connais comme ma poche ! » m'a-t-il lancé en démarrant avec entrain. Un poisson volant, aurait dit Audiard. Je replonge dans le métro. Direction Château-de-Vincennes, station Sablons à Neuilly, c'est-à-dire à deux pas de La Défense. Il me faut maintenant voir l'ancien domicile de Jérôme, là où il habitait lorsqu'il a été arrêté. Voici le célèbre café Durant Dupont, place du Marché, c'est l'endroit où il faut être à Neuilly. Là où l'on se montre et où l'on observe. Les clients s'alignent sur la terrasse, ridicules à force d'être en représentation. Je prends la rue Madeleine-Michelis. Une petite perpendiculaire à la place, commerçante, chic et propre. Tout au bout, me voici devant l'immeuble de Jérôme. Ou plutôt la petite maison en briques de trois étages. Au pied du bâtiment sur la gauche, ce qui ressemble à une rampe de parking mène à un commerce modeste qui dépareille cette rue chic : « La descente aux affaires. » Quelle ironie ! Visiblement, il s'agit d'une solderie tenue par des Asiatiques. Une pancarte prévient le visiteur que la voie est glissante par temps de pluie et invite à s'accrocher à la rampe. Ah, si seulement Jérôme Kerviel avait été plus attentif aux signes discrets que lui adressait le destin... ! L'immeuble aurait été plus haut que sans doute le jeune trader aurait pu apercevoir la tour Société Générale de sa fenêtre car il est orienté plein ouest et situé à quelques mètres seulement de l'avenue Charles-de-Gaulle qui mène tout droit à La Défense. Voilà, le décor est planté. Balzac était convaincu que les lieux influençaient les âmes autant que les êtres marquaient les lieux de leur empreinte. Dis-moi où tu vis, je te dirai qui tu es. À La Défense, on gagne de l'argent. À Neuilly, on le montre. Lieux où la fortune est l'unique mètre-étalon. Je peux maintenant imaginer Jérôme, tenter de retracer son parcours, décrypter la subtile mécanique qui a changé un étudiant en finance moyen en un trader qui a failli faire sauter le

système financier mondial et essayer de répondre à cette lancinante question : qui êtes-vous, monsieur Kerviel ? Comment avez-vous pu investir des sommes folles au nez et à la barbe de vos supérieurs et des systèmes de contrôle de l'une des plus grandes banques du monde ?

L'embauche

De l'enfance de Jérôme Kerviel, on ne sait pas grand-chose, sinon qu'il est né le 11 janvier 1977 en Bretagne, dans une petite ville du bord de mer nommée Pont-l'Abbé, la capitale du pays bigouden, située à une poignée de kilomètres de Quimper. C'est la terre des dentellières, des jolies coiffes blanches traditionnelles qui s'envolent comme un défi au ciel, et des galettes de sarrasin. Une vraie Bretagne de carte postale où vivent des gens fiers dont on dit, pas tout à fait sur le ton de la plaisanterie : « Et Jupiter dans sa colère, pour punir le genre humain, a fait venir sur la terre, la race des Bigoudens. » Pour punir le genre humain... C'est aussi la patrie de l'auteur du livre *Le Cheval d'orgueil*¹ qui raconte la vie des paysans pauvres mais fiers en Bretagne au début du xxe siècle. Ces hommes qui n'avaient d'autre cheval à enfourcher que celui de l'orgueil pour se sortir de leur misère. C'est encore une terre de légendes et de superstitions où la réalité sans cesse se pare de mystères. Cela peut faire sourire, mais en plein xxe siècle, la Bretagne n'a rien renié de ses croyances. On y croit avec ferveur en Dieu mais aussi au diable, on craint les chats noirs, les revenants et le loup-garou, on se place sous la protection des saints. Et il n'est pas rare d'apercevoir, à la nuit tombée, danser des korrigans et autres êtres surnaturels qui sont légion dans ce pays². Quoi d'étonnant chez ce peuple quasi insulaire dont la vie dépend des éléments, de la mer et du ciel, ce qui incite à croire aux forces supérieures, mais aussi à la capacité de

1. Par Pierre-Jakez Hélias, Plon, 1975.

2. James Éveillard et Patrick Huchet, *Croyances et superstitions en Bretagne*, Éditions Ouest-France, 2004.

l'homme à en modifier le cours, que ce soit par sa volonté ou en faisant appel aux puissances occultes.

La mère de Jérôme Kerviel est coiffeuse, son père forgeron. Tout cela commence donc comme un conte, ou plus exactement comme une légende bretonne. *Paris-Match* a publié une photo de Jérôme adolescent, on y découvre un garçon plutôt rond, dont le visage à l'époque ingrat ne permet pas de présager qu'on lui trouvera plus tard quelque chose de Tom Cruise. Il pratique le judo, fait un peu de voile. Tout le monde l'aime dans son village. Jérôme est un gentil garçon sans histoire. En 2000, il a 23 ans. Bon élève mais sans plus, il vient de décrocher un DESS d'organisation et de contrôle des marchés financiers à Lyon, à l'issue d'un cursus amorcé à Quimper puis poursuivi à Nantes, d'où il est sorti diplômé de l'IUP de finances. Là encore, un parcours sans histoire. Il ne semble avoir marqué l'esprit de personne, ni en bien ni en mal.

« À nous deux Paris ! »

C'est le 1^{er} août 2000 qu'il entre à la Société Générale. Dans la célèbre tour de La Défense, le saint des saints à ses yeux. Il faut imaginer le jeune diplômé débarquant au centre du quartier d'affaires parisien, dans ce fleuron bancaire français arborant avec orgueil son logo stendhalien. Rouge et noir. À quoi ressemble-t-il à l'époque ? Nous n'avons pas de photo. Imaginons-le sortant du métro, grand, brun, les yeux bleus mêlés de vert à l'image de l'océan Atlantique qui l'a vu naître. Les épaules larges et légèrement voûtées, il lève son visage où subsistent les rondeurs de l'enfance vers l'arrogante tour. Sait-il, lui le modeste diplômé de l'université, qu'on trouve là les meilleurs matheux du monde qui ont permis en quelques années à la banque de se hisser à la première place en matière de produits dérivés ? Sans doute.

Ce n'est pas rien quand on a 23 ans de débarquer dans un tel univers. Surtout lorsqu'on ne sort pas de Polytechnique, qu'on a

grandi dans un petit village breton, au sein d'une famille modeste. Jérôme Kerviel ne sait presque rien du monde du travail. Il a bien effectué un stage à la Société Générale de Nantes, au département Titres, et un autre à Paris à la BNP Barbès, département Maîtrise d'ouvrage, mais rien de plus. Autrement dit, pas grand-chose. Faut-il l'imaginer embrassant La Défense du regard et lançant un « À nous deux Paris ! » à la Rastignac ? Si Jérôme Kerviel lisait, peut-être se serait-il assimilé au héros balzacien, mais, précisément, il se vante à qui veut bien l'entendre de ne pas lire, sans que l'on comprenne très bien l'étrange fierté qu'il semble en tirer. Son caractère rêveur donne à penser qu'il était plutôt impressionné d'être là.

Le job qu'on lui offre est modeste. Le salaire ? 210 000 francs (32 000 euros), sur treize mois. Il intègre le middle-office Référentiel à l'intérieur de la très prestigieuse banque d'investissement. Bienvenue dans l'univers bancaire et son sabir incompréhensible. L'activité des salles de marché est divisée entre d'un côté le front-office, là où travaillent les traders et de l'autre le middle et le back-office, c'est-à-dire l'intendance, les services administratifs d'enregistrement et de contrôle des opérations. En réalité, le très chic middle-office Référentiel est une sorte de secrétariat amélioré, qui a une fonction de transmission d'information en cas d'anomalie. Comme il le dira lui-même lors de sa garde à vue, il avait un rôle passif dans la résolution des problèmes. On est loin de l'excitation d'une salle de marché, de l'adrénaline du trading et de la grande vie qui va avec. L'établissement est réputé, la branche d'activité aussi, le travail, quant à lui, est sans grand intérêt. Alors Jérôme demande assez vite à devenir assistant trader. Certes, il s'agit encore d'une tâche modeste, celui d'une secrétaire à peu de chose près, mais au moins il est en contact direct avec les traders, un peu plus près du cœur du réacteur. Nous sommes fin 2002. Pendant deux ans, il va s'occuper ainsi d'une quinzaine de traders, jusqu'à ce qu'on lui assigne un « desk » particulier. Ce département pratique le market making de produits listés ; en clair, il anime le marché de

produits financiers standardisés, autrement dit classiques et répertoriés. Jargon, quand tu nous tiens. Histoire de poser le décor, plongeons-nous brièvement dans les différentes activités des traders. Comme l'explique le sociologue Olivier Godechot¹, ceux-ci ont plusieurs fonctions : l'intermédiation, qui consiste à mettre en rapport les acteurs du marché, l'arbitrage par lequel on exploite les écarts infimes de cours et la spéculation pure. Les traders interviennent soit sur les marchés organisés, par exemple Euronext, soit dans le cadre de transactions dites « de gré à gré » réalisées directement entre eux par les acteurs – on dit aussi OTC pour *over the counter*. Revenons donc au desk de Jérôme Kerviel, il n'y a que quatre traders. Jérôme est encore plus près de l'action, si près et visiblement si curieux, que les traders commencent à l'initier à leur métier. On consent même à lui confier, de temps en temps, le soin de surveiller un « automate de trading », c'est-à-dire l'un des cinq écrans d'ordinateur que les agents surveillent en permanence et d'alerter le trader si quelque chose bouge. Jérôme n'est plus qu'à un cheveu du prestigieux métier. Comment a-t-il vécu ces quatre années ? Mystère. Avait-il un plan construit d'évolution en tête ? C'est peu probable. Jérôme Kerviel n'est pas un ambitieux, c'est un homme en quête de reconnaissance. L'ambitieux se moque de sa valeur, il a un objectif, monter toujours plus haut, et il se donne les moyens d'y parvenir, quitte à largement surestimer ses capacités. Kerviel, lui, c'est autre chose. Il veut montrer qu'il est génial. Il ressent un besoin inextinguible d'attention et d'affection. Là se niche sans doute le détonateur du drame qui est en train de se nouer.

Au cœur du réacteur, enfin !

Début 2005, l'impensable se produit : l'assistant, l'homme de l'ombre que rien ne destine à s'asseoir à côté des traders surdiplômés qui peuplent la salle d'une des plus prestigieuses banques

1. Olivier Godechot, *Les Traders*, Éditions La Découverte & Syros, 2001.

du monde, le garçon au parcours universitaire modeste, voire ridicule par rapport à ses collègues est intronisé trader ! Il est loin en effet le temps où tout un chacun devenait trader sans formation particulière et faute de se découvrir une vocation pour un « vrai » métier. C'était dans les années 1980, à la grande période des *golden boys* décrite dans le célèbre film d'Oliver Stone, *Wall Street*. Désormais, les traders sortent des grandes écoles, type Polytechnique. Surtout en France, où les diplômés comptent plus qu'ailleurs. On est passé d'un métier de commercial à un art de matheux féru de modélisation et de formules incompréhensibles. Pour Jérôme Kerviel, cette proposition représente une chance inespérée. L'équipe est réduite, cinq personnes, le nom, desk Delta One, a du chic ; en réalité, il est en bas de l'échelle de la banque d'investissement. Qu'importe, cette fois ça y est, il est au cœur du réacteur. Il confie dans son livre¹ qu'à sa première grosse opération, 200 000 euros, il a eu peur, il a attendu, c'était le prix d'un appartement qu'il envoyait sur le marché. Or, il se trouve que justement il venait d'en acheter un avec sa petite amie de l'époque, Virginie. Et puis il s'est habitué. Quand on est trader, on n'a pas le temps d'avoir des états d'âme. C'est l'adrénaline permanente. Entre cinq et huit écrans à surveiller, un marché qui bouge à chaque seconde, qu'il faut sentir, comprendre, anticiper, analyser, des objectifs mensuels à atteindre parmi des collègues qui sont aussi des rivaux. Le tout dans une bulle. On travaille ensemble, on sort ensemble et même quand on quitte à point d'heure ses camarades, on surveille encore le marché la nuit. Des anciens de ce département confieront plus tard que c'était une secte. Jérôme Kerviel s'investit à fond, ne pense plus qu'à cela, bosse plus de douze heures par jour, ne prend plus de vacances. Une secte... En réalité, il est déjà en train de se mettre en danger. Les spécialistes qui travaillent sur le burn-out considèrent qu'on peut travailler beaucoup et même énormément sans danger. À la double condition de

1. Jérôme Kerviel, *L'Engrenage*, Flammarion, 2010.

maîtriser l'organisation de son timing et d'obtenir de la reconnaissance. Une psychologue me confiait un jour : « Savez-vous pourquoi les chirurgiens souffrent moins de dépression que les anesthésistes ? Parce que les patients remercient celui qui les a opérés, pas le médecin qui les a endormis. » Le risque survient quand l'activité professionnelle dévore la vie privée et rompt l'équilibre nécessaire entre travail, existence sociale et sphère privée.

La première grosse erreur de Jérôme Kerviel...

Le jour des attentats de Londres, le 7 juillet 2005, Jérôme Kerviel réalise sa première grosse opération, et commet aussi sa première faute. Il spéculé à la baisse sur les titres de l'assureur Allianz à hauteur de 15 millions et gagne 500 000 euros. Un gain d'autant plus méritant que le chef du desk, Alain Declerck, celui qui l'a propulsé dans l'univers très select des traders, s'est fait planter par le marché. « Quand j'ai compris que je venais de parier sur la mort de plusieurs dizaines de personnes, j'ai eu la nausée », confiera-t-il dans son livre. C'est donc qu'il a encore le sens des réalités à l'époque. Si Jérôme parie sur la chute du titre Allianz, c'est qu'il a observé quelques jours auparavant que les mouvements de cours de l'assureur suivaient les mêmes courbes que celles des grandes compagnies d'assurances avant les attentats du 11 septembre 2001. Or, on a toujours lourdement soupçonné que des investisseurs étaient au courant de l'attaque qui allait survenir et avaient utilisé cette information pour spéculer. Quand on est prévenu de l'imminence d'un attentat, parier sur la baisse des actions des compagnies d'assurances qui seront appelées à rembourser des dommages dépassant la raison s'avère plus que juteux. Mais revenons à l'investissement sur le titre Allianz. Les marchés réagissent violemment à l'annonce des attentats et son chef est débordé. Il s'aperçoit néanmoins en prenant le contrôle depuis son propre poste de l'ordinateur de Jérôme Kerviel que celui-ci effectue des opérations qui n'ont rien à voir avec le